

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

1. Fondements
2. La religion et le droit
3. Appropriations
4. L'histoire comme attitude religieuse
5. La fin de la République
6. La religion d'Auguste

S (Subsidia)

1. Hespérie, l'Occident grec

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

1. FONDEMENTS

1.1 La royauté

L'essence et le sens de la religion romaine sont fort controversés. Malgré les incertitudes, il faut pour être cohérent, prendre position ; on le fait ici en s'appuyant sur des spécialistes choisis et une théorie générale. Géographiquement, typologiquement et historiquement, Rome est à l'Occident ce que la Chine est à l'Orient : une société périphérique et une religion de type royal appelées à devenir au ~3^e siècle le centre d'un empire. La Rome postérieure faisait remonter ses origines au roi Romulus et à l'année ~753, ce que l'archéologie ne contredit pas. Les débuts furent modestes, incomparablement plus que ceux de la Grèce à la même date, ou florissait Homère. Mais dès ce point de départ sont présents le roi et le devin, le chef et le chaman, comme dans la Chine des Chang. Entre autres indices, la triade précapitoline de Jupiter, Mars et Quirinus nous assure que les tribus latines restaient attentives aux représentations indo-européennes de l'ordre divin et social. Elles sont menées par des hommes qui croient que les dispositions de Dieu du Ciel (Ju-piter : Zeu pater) leur sont signifiées et qu'il leur incombe de leur faire correspondre un ordre social, en le créant par la foi, par la guerre sainte et par l'idéal de liberté sacrée unissant leurs travailleurs (Quirinus). Au point de départ de Rome, la royauté restera son fondement jusqu'à la fin de l'Empire, sinon toujours comme institution, du moins comme Exemple et Archétype.

1.2 L'ordre sacerdotal

Entre la sphère divine et les hommes, les prêtres sont des médiateurs attitrés. Les flamines¹ majeurs, - de Jupiter, de Mars et de Quirinus, - qui officient ensemble à la fête de Fides (la confiance religieuse qui relie les hommes les uns aux autres et aux dieux), peuvent être homologués aux brahmanes indiens, dont le nom est peut-être de même même racine. De même, les pontifes ou faiseurs de chemin sont comparables aux adhvaryu védiques qui évoluent sur le terrain sacrificiel autour des feux ; le *Pontifex Maximus*, dont les autres ne sont que les aides, est le gardien du Foyer public, par l'intermédiaire des Vestales, - lesquelles sont une institution spécifiquement romaine. Lorsque, plus tard, on ajoutera de nouveaux collègues sacerdotaux aux deux anciens, ce ne sera pas infidélité, car les collègues d'augures et d'haruspices peuvent être considérés comme prolongeant la fonction archaïque du devin qui flanquait le roi et qui lui communiquait les volontés du Ciel. Au fond de la religion romaine, il y a donc une Idée, un système cohérent originel et créateur qui impose sa forme à la matière, soit traditionnelle soit empruntée, qu'elle se donne comme ensemble apparent de signes et contenu pensable. Le symbole fait l'histoire, beaucoup plus qu'il n'en est le reflet.

1.3 Les guerriers

Pensé et poussé d'en-haut, l'ordre descend vers le bas par l'intermédiaire des jeunes impatients : ce sont les marut indiens, les maryana hourrites, les meirax helléniques, et leur symbole romain porte le nom de Mars. Sur le fond d'une tradition de royauté sacrée où le mois lunaire (mens et mensis : lune et mois) était la mesure (mens-ura) du temps, les guerriers ont donné par leurs campagnes de la saison qui va du printemps à l'automne sa structure et sa figure à l'année luni-solaire. Le nom de leur dieu est devenu celui du premier mois de l'année dans le calendrier pré-julien, laquelle commençait par la guerre, par les œuvres martiales. Et c'est en mars et en octobre, quand les troupes partaient ou rentraient, que sont concentrées les principales fêtes guerrières, dont l'importance, dans la vie publique de la cité au moins, éclipsait les vieilles fêtes agricoles (Apr-ilis, Maia) avant d'être éclipsées elles-mêmes par les fêtes impériales (Julius, Augustus).

¹ Flamines : Dans l'Antiquité romaine se sont des prêtres attachés au service d'une divinité.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

2. LA RELIGION ET LE DROIT

2.1 Vocabulaire

Le droit, le *ius* (dont la racine a donné aussi : latin *Ju-ngo*, grec *zô-na*, sanskrit *yos*), c'est primitivement la zone d'action requise ou permise, la sphère à l'intérieur de laquelle la liberté s'exerce et au-delà de laquelle elle entre en conflit avec d'autres. Les Latins tendent à laïciser en terme juridique le *yos* indien qui désigne la perfection mystique. Les sacer-dho-tes sont ceux qui rendent certaines choses sacrées, qui au nom du groupe les déclarent interdites, freinant et disciplinant la liberté : comme tels, ils sont les *ju-dices*, les diseurs du droit. Ceux-là sont d'ordinaire des prêtres, des *pres-bu-teroi*, des hommes, qui marchent devant (pres) les bœufs (bous), des pasteurs donc : ce sont eux qui, avant les reges ou chefs chasseurs, se sont mis à la tête de sociétés paysannes. Les groupes sociaux sont des confréries (*phratría*) religieuses possédant chacune ses attributs, ses noms et surnoms, ses cérémonies, ses célébrations, ses masques (*persona*). Ces propriétés, surtout celle des masques d'ancêtres, sont appelées à jouer un grand rôle dans la formation du droit.

2.2 Patriciens

La République a succédé en ~510 à la royauté : comme en Égypte, à la fin de l'Ancien Empire, l'aristocratie obtenait alors de participer aux privilèges royaux. Les grandes familles patriciennes sont propriétaires du sol, elles possèdent le droit de la cité, la capacité de bannir ou de naturaliser, elles sont les gardiennes du droit, elles détiennent les formulaires qui permettent d'engager une action judiciaire. Elles ont seules accès aux dignités des collègues sacerdotaux, la plèbe en est exclue. On voit comment, au contraire des brahmanes qui étaient attachés à un noble ou à un riche propriétaire, et au contraire des corporations sacerdotales du Proche-Orient qui étaient chacune maîtresse d'un État-sanctuaire, les collègues romains étaient plusieurs à être officiels et à se reconnaître les un les autres comme étant d'utilité publique. Ils se limitaient donc réciproquement et s'obligeaient à définir des sphères de compétence et de juridiction pour le bien commun. Le calendrier liturgique des fêtes autorisées de la cité est le premier fruit tangible pour nous de leur entente, de leur concordia, de leur consensus. Ainsi, le droit commençait à se différencier de la région commune.

2.3 Plébéiens

Le mouvement de différenciation, d'auto-limitation, de libération et en même temps d'engagement volontaire ne devait pas cesser. Les deux siècles qui suivirent le début de la République furent dominés par les conflits sociaux qui opposèrent les Plébéiens au Patriciens, les Clients à leurs Patrons. Mais la logique du droit exigeait la reconnaissance des autres sphères d'action, et ce fut la grandeur de Rome d'y avoir consenti. En 496, le peuple se fit représenter par des tribuns qu'il déclara sacro-saints, la loi agraire de ~486 tendit à restreindre les latifundia, celle de ~445 rendit possible le mariage entre nobles et roturiers, celle de ~400 permit l'accession aux magistratures et au sénat. Ainsi, peu à peu, le peuple, la collectivité des hommes réalisait son Idée qui était aussi un nom divin : *co-uiri-nos* = Quirinus, Quirites. Elle formait un peuple d'hommes libres, - *leute* en allemand, *liber* en latin (issu de *leudheros*), et *e-leutheros* en grec : ce peuple a pris conscience de soi par opposition aux nobles et aux esclaves. Ils étaient des citoyens, des partisans au biens communs (*ci-vis* : grec *Koi-nos*), aux charges et au faveurs (*mu-nus* et *communis*) qui constituent la vie de la communauté. Cette citoyenneté s'étendra au Latium, à l'Italie, à l'Empire, au monde entier même.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

3. APPROPRIATIONS

3.1 La triade du Capitole

Au début de la République fut construit le temple de Jupiter Capitolin, qui hébergeait aussi Junon et Minerve. Jupiter est qualifié d'*Optimus Maximus*, Très Bon et Très Grand, ou mieux, entre tous généreux (ops) et puissant (magnus) : on voit donc en lui la Paternité céleste, la Puissance guerrière et la Fécondité, c'est-à-dire les trois fonctions indo-européennes. Junon a de semblables attributs : on s'adresse à elle comme à *Junoni Sospiti Matri Reginae*, elle est Reine Mère et Guerrière. Son nom est latin, ou italique : Jun-ôn (cf. juven-is, aiôn : force vitale), et le mois de Juin lui est consacré. Le cas de Minerve n'est pas clairement élucidé, mais à date ancienne, elle ne joue pas un rôle important. La triade capitoline est considérée d'ordinaire comme étant d'origine étrusque, mais les Étrusques (dont l'importance a été grande à l'époque royale) ont dû l'emprunter aux Grecs, chez qui est attestée la triade de Zeus, Héra et Athéna, - dont la signification cependant est inconnue. Aux Étrusques les Romains ont encore emprunté beaucoup d'éléments religieux : les jeux, le triomphe, le temple, la statuaire, le dieu Mercure (merx ! commerce, marchand), mais chaque fois ils ont romanisé leurs emprunts.

3.2 La triade de l'Aventin

La fin de la royauté est fixée à l'an ~510 ; comme c'est aussi la fin des Pisistratides à Athènes, on dirait que les Républicains romains se sont modelés sur les Démocrates athéniens ! L'influence hellénique directe s'atteste par la triade de l'Aventin : Cérès, Liber, Libera, qui reproduisent le groupe de Déméter, de Dionysos et de Corée. Le nom de Cérès est tiré de la racine de latin cresco, creo, et de sanskrit Pra-kr-ti : c'est la déesse tellurique qui fait croître la mère des « céréales ». Liber (leudh-) est une épithète de Dionysos qui fait allusion à la germination, et Libera est le féminin de Liber. La triade est en rapport avec la plèbe, la masse des paysans, ou du peuple de la ville peut-être, sur qui les Grecs de la péninsule exerçaient une forte influence. Le temple de l'Aventin à trois cellae des débuts de la République est le pendant plébéen du temple patricien du Capitole. Les Romains ont fait d'autres emprunts aux Grecs à cette époque, parmi lesquels il faut souligner celui des oracles sibyllins de Cumae en Campanie.

3.3 Rééquilibrage

Rome s'approprie ce qu'elle accueille du dehors, elle modifie les éléments d'après la forme qu'elle imprime au système indo-européen qu'elle tient à conserver. Les pasteurs du Latium et leurs prêtres se souviennent de la structure trifonctionnelle des grands dieux. Cette mémoire culturelle, jointe à l'utilité qu'il y avait à s'associer de nouveau aux paysans (Sabins), a guidé l'adaptation qui a été faite de la symbolique. Jupiter et Junon ont tenu en certains milieux (d'hommes, de femmes respectivement ?) à assumer chacun la totalité des fonctions ; mais les Praticiens, formés par les Étrusques, ont dû s'entendre pour canoniser la triade capitoline : ensemble, ces trois divinités prenaient la place de Jupiter et de Mars de la triade précapitoline et indo-européenne. La place de Quirinus est prise par la triade de l'Aventin. Mais ses deux nouvelles triades sont polarisées chacune par leur premier terme, par Jupiter et Cérès, par le Ciel et la Terre. La structure fondamentale et archaïque est donc réinventée : faut-il dire consciemment et avec référence expresse à un modèle, ou plutôt en vertu d'une structure inconsciente ? C'est un problème pour l'instant théorique. Qu'il suffise de noter que la solution au problème socio-politique a une origine, un fondement et une expression religieuse de type royal.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

4. L'HISTOIRE COMME ATTITUDE RELIGIEUSE

4.1 Le Fatum

Les Romains ont structuré leur vision du monde et leur religion autour du Fatum, qui peut être à la fois la prise de position (fas : dhas) et la parole (fari) de celui qui est chargé de puissance et d'autorité. Celui-là est le dieu, mais agissant par un lieutenant terrestre qui connaît la volonté divine par le moyen des auspices, des haruspices, des oracles. La pensée religieuse, au lieu de remonter du cas particulier au principe général et archétypal, présuppose là-haut une volonté divine connaissable qui daigne se manifester, et cherche à en interpréter les signes comme présages moyennant une grammaire précise de spécialistes. L'esprit est orienté vers le futur, l'action, le projet, le succès espéré, et non vers le passé, la pensée, les modèles.

4.2 Mythes d'origines

Chose étonnante, Rome est pour nous dépourvue de mythes d'origine propres. Non qu'elle n'en a jamais eu, mais on pense qu'elle a perdu ceux qu'elle a dû avoir. Les raisons peuvent en être que, au moment où elle a mis par écrit ce qui importait pour elle, elle avait déjà choisi de fixer son attention de préférence sur les auspices, de prêter une oreille complaisante aux mythes grecs plus élaborés, et de laisser les différents collèges sacerdotaux accomplir leurs rites traditionnels aux fêtes de la cité.

Il paraît encore probable qu'elle a historicisé en série diachronique la structure synchronique des mythes indo-européens. Tout se passe comme si la souveraineté, dont les deux aspects magico-religieux et juridique sont désignés en Inde par le couple de Varuna et de Mitra, avait pris la forme de la succession de Romulus identifié à Jupiter (Varuna) et de Numa identifié à Fides (Mitra), et comme si les rois suivants étaient assimilables à Indra et donc à Mars, et enfin comme si la légende de l'enlèvement des Sabines par les compagnons de Romulus était un report aux origines des événements du premier quart du troisième siècle où les Romains ont fait alliance avec les riches Sabins (troisième fonction).

4.3 Ritualisme

La symbolique est un équilibre dynamique de rapports de différents niveaux. Lors donc que certains éléments de la « gestalt » sont négligés, des mécanismes compensatoires s'occupent à redistribuer les charges affectives sur d'autres représentations. Au niveau du symbolisme secondaire, le peu d'importance de la mythologie proprement romaine est compensé par l'omniprésence du rite. Tout à Rome s'apprécie en termes de faste et de néfaste, de fête et de festival. Il n'est pas juste de dire que cette symbolique est moins riche que d'autres : il faut dire plutôt que sa richesse se trouve dans ce qui est devenu un legs culturel auquel toute une partie de l'intelligentsia moderne est moins accordée. Notre jugement spontané est conditionné par l'anti-ritualisme et l'anti-juridisme de notre époque. La grandeur de Rome n'est pas dans ce qu'elle a laissé de pensée abstraite, mais dans ce que sa pensée concrète continue à produire : les lois et les rites. On a déjà parlé des lois. Quant au rite, il faut le définir à la lumière de la religion indienne : le rta est l'ordre cosmico-moral (or-do) conforme à la volonté divine. Les Romains ont mis l'accent moins sur la considération de cet ordre et de son intelligibilité que sur l'obligation commune de participer aux gestes collectifs périodiques où s'affirme et se renouvelle la volonté des hommes de se conformer à l'ordre divin. C'était là leur piété, leur fidélité. Cela aussi fait partie de ces choses qui ne passent pas et qui constituent l'humanisme.

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

5. LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE

5.1 Tensions

Depuis le milieu du ~2^e siècle, après les guerres puniques, les conquêtes, la prolétarisation des paysans, la religion romaine est tiraillée en plusieurs sens contraires. La République n'est plus une institution proportionnée aux dimensions nouvelles de la réalité politique. Les élites intellectuelles ont accueilli les enseignements des philosophes grecs sur l'unicité de l'être, mis les différents groupes de paysans ou d'étrangers domiciliés à Rome pratiquaient chacun son culte, et bien peu avaient encore une foi vive dans les dieux officiels qui étaient censés être ceux de tous. D'un autre côté, le rationalisme critique et sceptique des uns et l'abandon des autres aux forces irrationnelles (cf. l'affaire des Bacchantes) n'étaient pas de nature à rapprocher les extrémistes. Enfin, si le prestige de l'Orient et l'attrait de la nouveauté excitaient la ferveur et la curiosité des petites gens, la conscience des périls que cette invasion massive suscitait à la foi traditionnelle provoquait chez les patriciens conservateurs des résistances courageuses mais souvent inefficaces. Rome ne réussissait plus à se donner une image capable de la projeter au-delà d'elle-même.

5.2 Classicisme

C'est alors qu'apparurent les Classiques. Le classicisme latin a ceci de particulier qu'il fleurit à la fin de l'Époque Classique et non comme ailleurs à son début. C'est qu'il est l'expression d'un effort, du reste ambigu, de redressement. Les clergés traditionnels sont inertes et veules, malgré les augures et les oracles qui foisonnent il n'y a pas de vrais prophètes ni d'idées neuves, les chefs politiques se disputent les magistratures suprêmes en mettant le pays à feu et à sang. Le renouveau vint de la conscience profondément hellénisée et angoissée des élites latines du premier siècle avant Jésus-Christ. L'expérience du mal et la connaissance d'expressions normatives du bien se sont heureusement rencontrées. Descendant aux enfers et au chaos, des poètes ont recréé un langage capable de rassembler à nouveau les hommes de bon vouloir. L'Idée qui préside au développement de la société générale secrète du dedans des génies qui redécouvrent justement l'Idée en même temps que la responsabilité des peuples favorisés d'avoir à la faire avancer.

5.3 La Quatrième Églogue de Virgile

Un exemple illustrera cette considération. Virgile a dû composer la Quatrième Églogue² au début d'octobre ~40, juste après la signature de la paix de Brindes, par laquelle Pollion, son protecteur, mettait fin à la guerre civile qui avait opposé Octave et Antoine. L'Italie ravagée et qui avait désespéré de vivre se reprenait à respirer. D'autre part, les Néo-Pythagoriciens avaient répandu l'idée que l'âge d'or et la paix paradisiaque viendraient bientôt à la fin de la Grande Année de dix « siècles » qui était censée s'achever. Or, un fils naquit sur ces entrefaites à Pollion, qui se trouvait alors à Salone en Dalmatie, et qui appela son fils Saloninus. Mais le père absent, l'enfant ne put sourire qu'à sa mère, comme l'avaient fait, disait-on, les grands réformateurs religieux du passé, comme Zarathoustra. Virgile fut inspiré, non tant de louer son bienfaiteur, que de chanter à l'occasion de cette naissance, de cette paix, du retour du soleil dans la constellation zodiacale de la Vierge, les prodromes de l'âge de paix qu'il pressentait et souhaitait, et à l'avènement duquel il avait confiance que son verbe créateur pouvait contribuer. Virgile et son temps attendaient un prince sauveur, et ce prince leur fut donné. Ce fut Auguste.

² Églogue : Petit poème pastoral ou champêtre.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

6. LA RELIGION D'AUGUSTE

6.1 L'homme

C'est un homme représentatif, en qui l'époque se résume, se connaît et s'invite à l'imitation. Octave, fils adoptif de Jules César, n'était point lui-même un aristocrate comme son grand-oncle, mais il était assez doué pour se mouvoir à l'aise parmi la noblesse. C'était un petit bourgeois conservateur, qui avait grandi dans une famille fidèle aux anciens cultes, et il resta toujours sensible aux auspices : il pouvait comprendre le peuple aussi. Et il avait reçu une excellente culture grecque, il avait foi à plus d'un aspect de la tradition religieuse de la Grèce : il se fit initié aux mystères d'Éleusis, et il voulut se modeler sur Apollon. Il était aussi attentif à la cosmobiologie babylonienne, à la signification des comètes, aux signes du zodiaque : il pouvait comprendre les Orientaux, leur exubérance et ses périls. Héritier de tant de traditions, il pouvait travailler à faire le choix qui convenait au moment présent, pour peu qu'il en eût le pouvoir réel. Or il l'eut. Dès ~40, il revêtit la dignité de l'augurat (aspect dévalué de la fonction prophétique), qui culminera plus tard dans le titre d'Auguste; sa victoire à Actium en ~31 le fit Empereur, et la mort de Lépide en ~13 lui permit d'assumer la fonction de *Pontifex Maximus*. Il intégrait ainsi en sa personne et au profit de la royauté toutes les fonctions religieuses. Il pourra faire toutes les réformes qui s'imposeront.

6.2 L'œuvre

C'est une œuvre politico-religieuse : Octave a travaillé à proposer aux citoyens romains une image de la grande société dont ils faisaient partie. Il a cherché à récupérer l'esprit et le facteur principal d'unité de la religion et de la société romaine : le principe royal. L'afflux à Rome des étrangers et de leurs cultes avait compromis l'unité de pensée et la dignité de conduite des Romains. En même temps, la nécessité de tenir ensemble tant de peuples divers invitait à encourager la fixation sur un seul être des aspirations de tous à la paix et au salut : cet être serait la personne même de l'Auguste. Octave accepta de jouer le rôle que les circonstances lui proposaient. Il rétablit donc les vieux cultes, restaura les antiques sacerdoces, fit réparer plus de quatre-vingts temples, institua des fêtes populaires vraiment romaines, et s'opposa au développement des cultes orientaux, surtout égyptiens : il rétablissait ainsi un équilibre convenable entre l'ancien et le nouveau. Mais il encouragea spécialement le culte de Venus Genitrix, mère d'Énée et de la famille Julienne, le culte du Divus Julius (César divinisé), et de Mars Ultor (Mars vengeur de César), et enfin d'Apollon. Il exprimait ainsi sa foi aux Puissances qui avaient fait Rome aux origines et qui avaient couronné leur œuvre en César et en lui-même. Sa foi était sincère en même temps qu'intéressée, libre de préoccupation spéculative sur la nature de Dieu, mais soucieuse de percevoir les signes des temps. Le temps n'était pas à l'inquiétude mais à la sécurité du plus grand nombre. Auguste n'avait pas le moyen de fonder une religion universelle, mais il s'est reconnu l'obligation de renforcer la religion d'état qui pouvait fonder la *Pax Romana* dont le monde avait tant besoin.

6.3 L'Empire

Avec Octave-Auguste, Rome a été fondée une seconde fois, et pour les trois siècles à venir, les gestes posés par lui seront normatifs et exemplaires. La société, pour son heur et son malheur, va s'identifier avec l'empereur. Ce sera sa force et sa faiblesse. Car, en le divinisant, elle s'absolutise elle-même et s'interdit de s'ouvrir plus encore à l'humanité au-delà de la romanité. Mais cette déviation est l'envers d'une puissance extraordinaire qui creusait le lit ou devaient bientôt s'engouffrer les eaux des symboles qu'il faut bien appeler postclassiques.

HISTOIRE DES RELIGIONS

II. ÉPOQUE CLASSIQUE

E. ROME

S (Subsidia)

1. HESPÉRIE, L'OCCIDENT GREC environ ~500-.

Tiré Antoine Van Der Heyden. *Atlas de l'Antiquité classique*. éd. Sequoia, Paris-Bruxelle, 1961, p. 93